

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

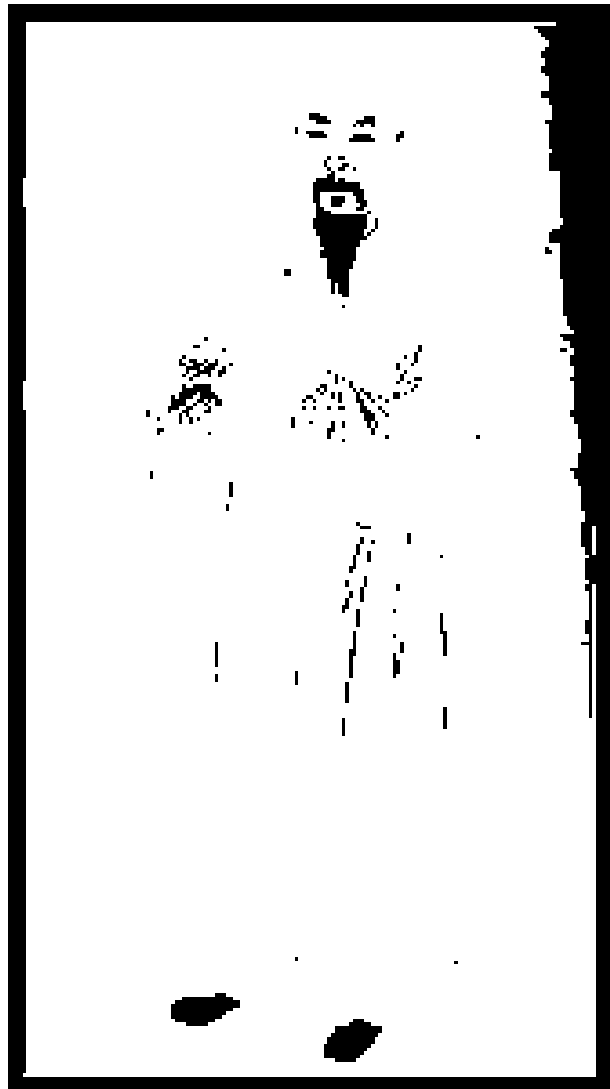
Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DU DOCUMENT

Scribd

**Cinq contes tirés du *Zi bu yu*  
(« Choses dont le Maître ne parlait jamais »)  
de Yuan Mei (1716-1797)**

*traduits du chinois  
par Alain Rousseau*



La bande du Dragon Noir .....	2
Pas de retour pour le lettré Wu .....	4
Yao, le génie de l'épée .....	6
Une bonbonne d'huile pour faire frire un fantôme .....	8
<i>Le Miroir précieux de la médecine orientale</i> contient une méthode pour venir à bout des renardes .....	10

## La bande du Dragon Noir

Il y avait jadis à Hangzhou des jeunes vauriens qui avaient scellé leur alliance en oignant leurs lèvres de sang d'animal, et comme ils s'étaient fait tatouer un petit dragon noir sur le dos, ils avaient pris le nom de bande du Dragon Noir. Ils ravageaient la campagne alentour, jusqu'à ce qu'en l'an 1735, le juge provincial Fan Guoxuan les capture et les châtie. La plupart d'entre eux furent mis à mort, mais leur chef, Dong Chao, parvint à s'enfuir et à se soustraire à la justice.

Durant le règne de Qianlong (1736-1795), une année, au cours de l'hiver, Dong fit un rêve dans lequel ses acolytes, par dizaines, venaient le mettre en garde : « Tu étais notre chef, lui dirent-ils, et bien que par chance, tu aies pu t'enfuir et te soustraire à la justice, l'an prochain, tu subiras le châtement du Ciel. » Épouvanté, Dong leur demanda le moyen de se tirer d'affaire. « Le seul moyen pour toi, lui dirent-ils, c'est d'aller trouver le bonze qui habite dans une cahute en paille, près de la pagode Baoshu, et de devenir son disciple, et si tu t'appliques à bien observer la règle monastique, il se peut que tu aies une chance d'échapper à ton châtement. »

Dès qu'il se fut éveillé de son rêve, Dong se rendit à ladite pagode : il y avait bien là, en effet, un vieux bonze assis en tailleur dans une cahute en paille, en train de réciter ses soutras. Dong tomba à genoux et fondit en larmes, puis confessa tous ses crimes et exprima le vœu de devenir son disciple. Tout d'abord, le vieux bonze voulut l'éconduire, mais quand il vit qu'il était sincère, il lui tondit les cheveux à ras et lui donna pour consignes de réciter les soutras pendant le jour, et d'aller la nuit sur la montagne implorer le nom du Bouddha au rythme des poissons de bois (1).

De l'hiver jusqu'au printemps, Dong fit de notables efforts pour pratiquer de son mieux. Un jour du quatrième mois, en revenant du marché où il était allé quêter l'aumône, il fit une petite pause au temple du dieu du Sol. S'étant assoupi, il vit en rêve ses acolytes venir à lui et lui dire sur un ton pressant : « Rentre vite, rentre vite ! Ce soir, la foudre tombera par ici ! » Pris de peur, Dong se réveilla et regagna sa cahute d'un pas chancelant. Le soir commençait à tomber et déjà l'orage grondait. Quand Dong raconta son rêve au vieux bonze, celui le fit mettre à genoux devant lui, lui couvrit la tête avec les manches de sa robe et se mit à réciter ses soutras habituelles. Quelques instants plus tard, les éclairs tournoyèrent autour de la cahute et la foudre tomba plusieurs fois de suite, frappant tantôt les rochers sur la gauche, tantôt les arbres sur la droite. Sept ou huit fois, la foudre frappa, mais sans jamais atteindre Dong.

Peu après, la tempête se calma et l'orage cessa tout à fait, les nuages se dissipèrent et la lune apparut. Pensant que le danger était passé, le vieux bonze aida Dong à se relever et lui dit : « Désormais, il ne peut plus rien t'arriver. » Dong

commença à se remettre de sa frayeur. Il fit une révérence et remercia le vieux bonze, puis il sortit de la cahute.

Tout à coup, il y eut un éclair aveuglant, puis le fracas du tonnerre, et Dong Chao tomba raide mort sur le pavé.

(« Qinglongdang », chap. IV)

#### **Notes**

(1) Il s'agit d'instruments de percussion, plus ou moins pisciformes, sur lesquels les bonzes rythment leurs psalmodies.

## Pas de retour pour le lettré Wu

À quarante lis à l'est de la sous-préfecture de Kuaiji (1) se trouve le lieudit de Changlou. C'est là que vivait un jeune lettré du nom de Wu, dix-huit ans, belle mine, joli maintien. Or un jour qu'il était chez lui en train de lire, le jeune homme disparut subitement. Trois jours plus tard, il était de retour, et voici ce qu'il raconta :

« L'autre jour, j'étais assis dans la bibliothèque, lorsque j'ai vu descendre du toit de la maison une femme de toute beauté qui m'a invité du geste à venir avec elle. Je l'ai suivie jusqu'à l'intérieur d'une vaste demeure somptueusement meublée. Parmi les gens qui allaient et venaient dans ce lieu, il n'y avait aucun homme. Dans cette demeure, il y avait une autre beauté qui m'observait du coin de l'oeil, appuyée à une fenêtre. On nous servit alors un repas arrosé de vin, et nous bûmes ensemble, puis quand nous eûmes fini de boire, les deux femmes, à tour de rôle, s'adonnèrent au plaisir en ma compagnie. Quand je leur demandai leur nom, elles se mirent à rire et refusèrent de me répondre, se contentant de dire : "Ici, tout n'est que volupté, et nous sommes à votre service exclusif. Laissez-vous donc vivre tout à votre aise !" Mais au bout de quelques jours, inopinément, je fus pris du mal du pays. "Puisque vous vous ennuyez de votre famille, me dit l'une des deux femmes, nous nous ferons un devoir de vous raccompagner sur le chemin du retour, afin de vous épargner tout chagrin." Aussitôt dit, elle me raccompagnèrent jusqu'à l'entrée du village, et voilà comment je suis revenu ici ! »

À partir de ce jour, Wu sombra dans un état mélancolique. Tous les midis, quand ses parents lui servaient à manger, il disait : « Quel goût infect ! Rien à voir avec les mets exquis de là-bas ! », et tous les soirs, quand ils lui préparaient son lit, il disait : « Quel mobilier horrible ! Rien à voir avec le mobilier raffiné de là-bas ! » Peu après, il disparut de nouveau pour réapparaître quelques jours plus tard. Il tint les mêmes propos que précédemment, mais peu à peu, son teint devint livide et son corps se mit à dégager une mauvaise odeur. Sa famille fit alors appel à un bonze et à un prêtre taoïste, mais ni sacrifices ni prières ne furent d'aucun secours.

Soudain, Wu resta plusieurs mois sans rentrer. Or il avait un frère cadet : celui-ci, en passant sur la colline de la Pagode Blanche, découvrit à l'entrée d'une grotte une ceinture qu'on avait perdue, et que le cadet reconnut comme étant celle de son aîné. Il ramassa la ceinture et rentra à la maison, puis il prit avec lui quelques personnes, et muni d'une torche, il pénétra dans la grotte : il découvrit alors son aîné, tout nu, vautré dans la boue, qui se démenait comme s'il était en train de faire l'amour. On le releva et on le ramena à la maison où on lui administra de force quelques drogues. Quand il fut revenu à lui, il ouvrit de grand

yeux, et dit, furieux : « Je n'avais pas terminé mes ébats amoureux ! J'étais couché sur des couvertures de brocart : pourquoi m'avez-vous ramené ici contre mon gré ? »

Toute la famille monta alors la garde auprès de lui. On l'attachait à une chaîne en fer et on le protégeait avec des talismans. Wu se mit alors à éprouver quelques craintes et n'osa plus dormir. Une nuit, alors que tout le monde était assis en cercle autour de lui, on entendit soudain un bruit clair et métallique, puis un rayon de lumière pareil à un éclair fit plusieurs fois le tour de la maison. Wu avait disparu : sa chaîne était rompue par le milieu, mais les portes et les fenêtres étaient restées fermées, si bien qu'on ne sut jamais par où il était sorti.

Le matin suivant, on alla derechef fouiller la grotte de la colline de la Pagode Blanche, mais on ne l'y trouva pas. Aussitôt, dans tout le pays, le bruit se répandit qu'il y avait de la sorcellerie dans cette grotte, et les curieux, chaque jour, se comptèrent par milliers. Le sous-préfet Li, craignant l'incident, vint en personne inspecter la grotte et y fit buisson creux. Il fit alors boucher l'entrée de la grotte au moyen d'un rocher, et les curieux cessèrent de venir. Quant à notre lettré, jamais il ne revint.

(« Wusheng bu gui », chap. VII)

#### Notes

(1) Dans la province actuelle du Zhejiang.

## Yao, le génie de l'épée

Bian Guiyan, assistant du sous-préfet de Shanxu (1), avait fait bâtir sa demeure près de la digue sur le lac Hongze, demeure dans laquelle il conviait ses invités à des agapes poétiques.

Un soir, alors que l'on commençait à vider quelques coupes, un étranger fit une entrée soudaine. Son chapeau et ses souliers étaient crottés et avachis, sa natte était dénouée et ses cheveux défaits recouvraient ses oreilles. Il salua les mains jointes et s'assit en début de table parmi les convives, puis il se mit à boire et à manger sans la moindre vergogne. Les convives lui demandèrent quel était son nom. « Je m'appelle Yao Muyun, répondit-il, et je viens de Sushan au Zhejiang. — Et quels talents possédez-vous ? » lui demanda-t-on. Avec un sourire, l'étranger répondit : « Je sais faire des tours d'épée. » De sa bouche, il expulsa une bille de plomb qu'il fit rouler dans sa paume où elle se transforma en une épée longue d'un pouce environ. Des flammes jaillissaient à la pointe de l'épée, qui brillait de mille feux. On aurait dit un serpent toute langue dehors. Les convives retenaient leur souffle, et personne n'osait piper mot.

Le maître des lieux, craignant que la peur ne s'empare de ses invités, pria instamment l'étranger de ranger son épée, mais celui-ci répondit : « Tant que l'épée ne sort pas de ma bouche, il ne se passe rien, mais dès qu'elle en sort, elle est prise d'une pulsion meurtrière si forte qu'il m'est impossible de la ranger tant qu'elle n'a pas pourfendu quelque créature vivante. — Qu'elle tue ce qu'elle veut, dit alors Bian Guiyan, du moment qu'elle ne tue personne. »

Avisant un pêcher en bas du perron, Yao pointa la main dans sa direction : un rayon de lumière blanche fila jusqu'au pied de l'arbre, en fit une fois le tour, et sans un bruit, l'arbre s'écroula. Derechef, Yao expulsa une bille semblable à la précédente, et ce furent deux rayons de lumière blanche qui se percutèrent au pied du pêcher, et qui, tel un couple de dragons luttant au corps à corps, s'élevèrent droit dans les cieux. C'est alors que dans la salle, toutes les lumières s'éteignirent.

Tout en manipulant ses billes de plomb, Yao observait les convives : la peur qui les tenait ne faisait que croître, et certains en restaient à genoux. Alors, le sourire au lèvres, Yao se leva et dit : « C'est fini ! » D'un geste de la main, il rappela les deux rayons de lumière qui regagnèrent à toute vitesse le creux de sa main, où elles redevinrent deux billes qu'il avala, et ce fut tout. Sur ce, il se mit à bâfrer tout son saoul.

Les convives, tous autant qu'ils étaient, exprimèrent à Yao le souhait de devenir ses élèves et de recevoir son enseignement, ce à quoi il leur répondit : « Dans un monde totalement pacifié, à quoi cela vous servirait-il ? Moi, je suis un



magicien de l'épée, mais je ne suis pas alchimiste : c'est pour cela que je suis venu ici. »

Bian Guiyan le gratifia alors d'une somme de cent tael. Yao resta trois jours chez lui, après quoi il repartit.

(« Yao jianxian », chap. VIII)

#### **Notes**

(1) Dans la province actuelle du Jiangsu.

## Une bonbonne d'huile pour faire frire un fantôme

Zhou Yihan de Qiantang (1), qui avait le grade de licencié, était un homme au tempérament intrépide et généreux. Cette année-là, au plus chaud de l'été, il voguait de nuit sur le lac de l'Ouest en compagnie de sept ou huit amis. Quand ils arrivèrent au pied du mont Dingjia, l'un d'eux dit : « J'ai ouï dire qu'il y avait abondance de fantômes sur la gauche du grand pont, près du Temple de la Pure Compassion. Que diriez-vous d'aller à leur recherche ? Nous pourrions peut-être voir à quoi ils ressemblent pour de vrai, ce qui nous donnerait l'occasion de nous amuser un peu. »

Dans l'enthousiasme général, le groupe d'amis débarqua et se mit en marche. Arrivés près du pont, ils aperçurent un homme qui pêchait de nuit au filet et s'en retournait avec ses prises. Notre licencié le regarda de plus près : c'était le gardien qui entretenait les tombes de sa famille. « Ce filet me sera utile, lui dit Zhou. Prêtez-le-moi, je vous le rendrai demain à la première heure. » Le gardien accepta, et Zhou chargea son serviteur de porter ce filet sur son épaule et de le suivre. Comme ses amis lui demandèrent ce qu'il comptait en faire, Zhou répondit : « J'ai l'intention de capturer d'un coup de filet tous les fantômes qui rôdent au pied du mont Nanbing ! » Chacun s'esclaffa bruyamment, après quoi le groupe emprunta un sentier peu fréquenté dans la montagne et poursuivit sa route.

La lune éclairait comme en plein jour. Dans un bois devant eux, les amis aperçurent une femme vêtue d'un corsage rouge et d'une jupe blanche, qui contemplait la lune, les yeux levés au ciel. « À cette heure avancée de la nuit, se dirent-ils, aucune femme ne devrait être dehors. Il s'agit d'un fantôme, cela ne fait aucun doute. Qui se sent le courage de partir en avant-garde ? » Zhou se porta volontaire et avança droit devant lui à grandes enjambées, mais parvenu à une demi-portée de flèche de la femme, un vent glacé se mit à souffler sur lui. La femme se retourna : son visage dégoulinait de sang, et ses yeux pendaient hors de leurs orbites. Pris de tremblements, Zhou était paralysé sur place et ne pouvait plus faire un pas. Il cria plusieurs fois : « Le filet ! Le filet ! » Les autres se précipitèrent et lancèrent le filet, mais la femme disparut sans laisser de traces. Tout ce qu'ils trouvèrent dans le filet, ce fut un bout de bois sec long d'un peu plus d'un pied. Ils le ramassèrent, et sur le chemin du retour, ils frappèrent à la porte du gardien des tombes des Zhou et lui empruntèrent une scie avec laquelle ils débitèrent le bout de bois en tronçons d'un pouce de long, et du sang frais se mit à en couler. Alors, ils achetèrent au gardien une bonbonne d'huile de lampe, qu'ils transportèrent à l'arrière de leur bateau, puis ils allumèrent un feu, mirent l'huile à frire et jetèrent les tronçons de bois de sec dans la bonbonne : aussitôt, une fumée bleue s'éleva dans les airs, et pour finir il ne resta qu'un résidu charbonneux.

Le lendemain matin, le groupe d'amis regagna la ville où ils dirent à leurs proches connaissances : « Cette nuit, nous avons fait frir un fantôme dans une bonbonne d'huile. Quelle aventure singulière ! »

(« Youping peng gui », chap. xv)

#### **Notes**

(1) Situé dans la province actuelle du Zhejiang, Qiantang fait aujourd'hui partie de la ville de Hangzhou, sur les bords du lac de l'Ouest.

## **Le Miroir précieux de la médecine orientale contient une méthode pour venir à bout des renardes**

Li Xuanmin de Xiaoshan (1) était un jeune homme libre et sans façon. Un jour, alors qu'il brûlait de l'encens dans un temple dédié à Bouddha, il avisa une belle jeune femme qui se trouvait là. Il jeta un coup d'œil autour de lui, et voyant qu'il n'y avait personne à la ronde, il engagea la conversation. La jeune femme lui confia qu'elle avait pour nom de famille Wu et qu'elle était orpheline de père et de mère depuis son plus jeune âge. Elle vivait chez un oncle, mais la tante était une vraie marâtre, raison pour laquelle elle venait au temple prier Bouddha dans l'espoir de trouver un gentil mari. Li lui fit alors des propositions galantes auxquelles elle ne dit pas non, tant et si bien qu'elle le suivit jusque chez lui.

Ils s'aimèrent d'un amour sincère et profond. Mais à la longue, Li se mit à dépérir de jour en jour, et il avait l'impression que lorsqu'ils faisaient l'amour, elle aspirait son fluide vital. Les choses ne se passaient pas comme dans un couple ordinaire. En outre, la jeune femme avait la prescience de tous les événements qui se produisaient dans un rayon de dix lis. Li était convaincu qu'il s'agissait d'une renarde, mais il n'avait aucun moyen de la chasser.

Un jour, Li entraîna un de ses amis, le licencié Yang, à une trentaine de lis de chez lui et lui exposa la situation. Yang lui dit : « J'ai souvenir que dans le *Miroir précieux de la médecine orientale* (2), il est question d'une méthode pour venir à bout des renardes. Que diriez-vous de l'essayer ? » Ils se rendirent ensemble dans le quartier de Liulichang (3) et se mirent en quête du dit ouvrage, et quand ils l'eurent trouvé, ils demandèrent à un Japonais de leur servir de traducteur. Après quoi, ils mirent la méthode en pratique, avec pour résultat que la jeune femme se sépara de Li en pleurant à chaudes larmes.

Cette histoire m'a été contée par le licencié Yang que j'ai rencontré personnellement à Xijiang chez l'académicien de Hanlin Xie Yunshan. Malheureusement, je ne lui ai pas demandé à quel endroit précis du *Miroir précieux* se trouvait ladite méthode.

(« Dongyi baojian you fa zhi hu », chap. XIX)

### **Notes**

(1) Dans la province actuelle du Zhejiang.

(2) Le *Tongui pogam* (en chinois : *Dongyi baojian*) est une encyclopédie médicale rédigée au début du XVII<sup>e</sup> siècle par le coréen Ho Chun (en chinois : Xu Jun).

(3) Quartier des libraires de Pékin.



Alain Rousseau  
32 rue Francisco Ferrer  
08000 CHARLEVILLE-MÉZIÈRES

La reproduction totale ou partielle de  
ces traductions est autorisée sans autre  
condition que d'en citer l'auteur.

Version révisée en date du 10 août 2009